

Entretien avec Kathryn Batchelor

Kathryn Batchelor est enseignante à l'Université de Nottingham au Royaume-Uni. Traductrice et traductologue de renommée mondiale, elle s'intéresse notamment à la théorie de la traduction, à la traduction littéraire et à la littérature traduite de l'Afrique francophone. Elle est, entre autres, auteure d'une monographie de référence (Decolonizing Translation) publiée en 2009 chez St. Jerome Publishing. Elle nous a accordé un entretien en marge du colloque « Impliciter, expliciter, le traducteur comme équilibriste interculturel » qui s'est tenu à l'Université de Liège (Belgique), du 2 au 4 mai 2013. Nous vous le livrons dans son intégralité.

Oumarou Mal Mazou : Bonjour Professeur Kathryn Batchelor. Merci d'avoir accepté de répondre à mes questions, malgré votre emploi du temps très chargé. Selon vous, que pouvons-nous retenir du colloque international « Impliciter, Expliciter : le traducteur comme équilibriste interculturel » que vous avez bien voulu inaugurer par votre propos, le 2 mai 2013 à l'Université de Liège ?

Kathryn Batchelor : Le thème du colloque était extrêmement riche, et la relation entre ses trois éléments a permis de l'étudier sous plusieurs angles. Pour moi, la plus grande richesse résidait dans le détail : pour ne vous en donner que deux exemples, j'ai trouvé la discussion de la traduction 'féministe' dans les contextes japonais ainsi que l'aperçu du fonctionnement du comité de terminologie de l'union européenne tout à fait fascinants. Et il y avait beaucoup d'autres études qui intriguaient et poussaient à la réflexion. Il faut ajouter que la richesse du colloque se trouvait non seulement dans la qualité des interventions, mais aussi dans les interruptions – dans les questions, dans les conversations, et surtout dans les délicieux repas !

S'il y a une question qui se glisse entre les réflexions sur les interventions individuelles, c'est peut-être celle-ci : comment établir des liens entre ces interventions si variées ? Comment passer des études de cas à une réflexion théorique plus générale sans perdre cette richesse issue du détail et de la minutie ? Peut-être qu'une question sans réponse n'est pas ce que vous avez envisagé quand vous m'avez demandé de souligner ce que nous pouvons retenir du colloque ! Mais pour moi, les meilleurs colloques sont ceux à la fin desquels j'ai encore plus de questions qu'au début !

OMM : En 2009, vous avez consacré un ouvrage entier à l'étude des romans africains d'expression française traduits en anglais : *Decolonizing Translation*. Pourquoi un tel intérêt pour ce champ qui est presque en friche du point de vue traductologique ?

KB : J'ai toujours été fascinée par les défis posés par des textes qui sont complexes ou innovateurs d'un point de vue linguistique, les textes qui jouent avec des mots, ou avec des langues, ou même avec l'interaction entre plusieurs langues. Cette fascination, qui s'est jointe à une rencontre extrêmement enrichissante avec une petite partie du vaste continent africain,* m'a poussé à étudier ces questions dans le contexte de la littérature africaine. Du point de vue de la traductologie, j'avais trouvé très intéressantes les études sur le rôle joué par la traduction dans les situations coloniales (de Tejaswini Niranjana, de Vincent Rafael et d'autres), et je voulais examiner la pertinence de leurs idées dans les contextes postcoloniaux.

* J'ai passé deux ans à Toma, au Burkina Faso de 1999 à 2001. J'ai présenté les résultats de mes recherches dans un livre publié en 2003 : voir Kathryn Woodham, *Analyses de textes sans (parler de Toma)*, Rudiger Köppe Verlag, Köln.

OMM : Le choix du titre *Decolonizing Translation* n'est certainement pas gratuit. Pourquoi avoir opté pour un titre si tranché ?

KB : Je peux vous donner une réponse très courte et élémentaire : pour la simple raison qu'en accord avec mon éditeur, nous avons décidé que c'était un bon titre ! Mais comme je le souligne dans le livre lui-même,* ce choix de titre ne veut absolument pas dire que les questions de traduction ou d'interprétation littéraire ne peuvent être abordées que sous le paradigme de la colonisation/décolonisation (ou abrogation/appropriation) développé par Ashcroft *et al.* En revanche, l'interprétation de la complexité ou de la pluralité linguistique dans les textes africains change selon le lecteur, selon ses connaissances culturelles et intellectuelles, selon l'époque pendant laquelle le lecteur aborde le texte, aussi bien que selon les encadrements paratextuels ou extratextuels qui guident la lecture.

J'aurais alors peut-être préféré le titre *Decolonizing Translation ?*, avec un point d'interrogation – mais il faut admettre que ce titre ne fonctionnerait pas aussi bien. D'un autre côté, j'aime le titre car on peut le comprendre de deux manières différentes : soit comme un adjectif qui modifie un nom (traduction décolonisatrice), soit comme un participe qui agit sur un nom (décoloniser la traduction). Autrement dit, le titre nous donne un petit indice que le livre se

réclame autant d'une exploration d'une pratique de traduction qui pourrait être caractérisée comme décolonisatrice (nous rappelant toujours la nature subjective et sélective de ce terme), que d'un effort de se poser des questions sur la manière dont on peut profiter au maximum du 'tournant postcolonial' (*postcolonial turn*) dans la traductologie.

* Voir les pages 32-36 dans *Decolonizing Translation*.

OMM : L'Afrique n'est pas le seul continent au monde à être colonisé. Pourquoi la notion de (dé)colonisation revient presque toujours dans le débat scientifique ? La traductologue que vous êtes considère-t-elle que la pratique de la traduction en Afrique est également influencée par ce bouc émissaire que les critiques littéraires avancent pour justifier la spécificité des littératures « africaines » ?

KB : Votre question suggère que l'Afrique est le seul continent à avoir subi ce genre de théorisation simplifiante, par laquelle on impose une similarité artificielle aux cultures et aux littératures 'autres' très diverses. Mais cela constitue en fait une des principales critiques de la théorie postcoloniale en générale, souvent accusée d'être trop anhistorique et sur-généralisante.* En ce qui concerne la traduction, Gayatri Spivak déplore une situation dans laquelle la littérature du 'tiers-monde' (que ce soit africaine, indienne, etc.) est traduite d'une façon homogénéisante de sorte que des voix provenant de partout dans le monde finissent par se ressembler.** Une telle situation est bien évidemment indésirable, puisqu'elle nous empêche de rencontrer les textes dans leur spécificité ou d'apprécier leurs points communs ou leurs divergences les uns avec les autres. Certains critiques, comme par exemple Paul Bandia (écrivant dans un livre que j'ai récemment eu le plaisir d'éditer***) diraient que le paradigme colonisation/décolonisation n'a simplement plus de pertinence pour l'étude de la littérature africaine, et que nous devrions commencer à développer d'autres paradigmes théoriques. En effet, en ce qui concerne la littérature africaine, et pour en revenir aux discussions dans mon livre *Decolonizing Translation*, si nous interprétons les œuvres selon une structure globale telle que le paradigme colonisant/décolonisant, nous risquons de laisser échapper les spécificités du style de chaque auteur. Quelque fois, nous risquons aussi de lire les œuvres à l'encontre de la façon dont les auteurs eux-mêmes se perçoivent. Ananda Devi, par exemple, dans une interview publiée dans le livre mentionné ci-dessus (*Intimate Enemies*), souligne que : "I started to write after independence, and so, for me, French has never been associated with territorial identity politics [...] Since childhood, I have

written in a state of innocence vis-à-vis such linguistic politics. That's why I have no prejudices about different languages and let myself be guided by what my inspiration and unconscious dictate' (p.120).

L'importance de ces remarques n'est pas à contester, mais en même temps il faut admettre qu'il y a deux choses auxquelles on ne peut jamais échapper. Premièrement, quand nous rencontrons d'autres cultures et d'autres littératures, la partie *doit* dans une certaine mesure prendre la place de l'ensemble. Autrement dit, un certain sous-ensemble d'expériences, ou d'impressions, ou de textes littéraires (et ainsi de suite) doit agir de manière métonymique : nous n'avons ni le temps, ni les ressources, ni les richesses de rencontrer chaque personne d'un pays donné, ou de lire toutes les œuvres jamais produites par un pays ou une culture. Les étudiants britanniques, par exemple, suivront des cours en littérature 'américaine', les étudiants chinois peut-être de littérature 'européenne' etc., et il va sans dire que ce qu'ils étudient n'est qu'une infime partie de la littérature en question, un échantillon, mais qu'on considère 'représentatif' de l'ensemble. Et il en va de même pour nos propres cultures ! Donc, ce n'est pas seulement la dominance du paradigme colonisation/décolonisation qui encourage la création de quelque chose appelée 'littérature africaine', mais aussi cette tendance générale à classer, à canoniser, à contenir. La traduction, bien sûr, joue souvent un rôle clé dans ce processus de construction d'image(s). A mon avis, ce qui est essentiel n'est pas d'éviter ce processus (ce qui n'est ni possible, ni désirable), mais de continuer d'y attirer notre attention, et l'attention des autres, de souligner la nature métonymique de nos représentations, de contester les représentations traditionnelles de ces unités artificielles. Dans une grande mesure, c'est de cela qu'il s'agit dans le projet de 'foreignisation' de Lawrence Venuti, plutôt que de garder des termes étrangers dans les traductions : il s'agit justement de donner une voix et une place aux discours marginaux, aux éléments qui existent hors de ces images construites. Deuxièmement, l'héritage du colonialisme sur la dynamique de la traduction en Afrique, ainsi que sur l'usage de la langue et sur la production artistique de manière plus générale, est extrêmement important. La traduction entre des langues africaines ne se pratique presque pas du tout hors de l'Afrique du Sud, du moins dans le domaine de la littérature. Si nous voulons développer la traductologie par rapport à l'Afrique, nous ne pouvons donc pas passer sous silence l'héritage colonial.

* Pour un résumé du développement du champ de recherche, ainsi qu'un survol des critiques principales, voir par exemple Nagesh Rao, 'New Imperialisms, New Imperatives : Taking Stock of Postcolonial Studies', *Postcolonial Text* 2(1) (2006).

** Voir Gayatri Spivak, *Outside in the Teaching Machine*, Routledge 1993: 182.

*** Kathryn Batchelor & Claire Bisdorff (eds), *Intimate Enemies: Translation in Francophone Contexts* (Liverpool University Press, 2013).

OMM : Pour beaucoup, la transdisciplinarité de la traductologie la rend plus complexe à théoriser et à autonomiser comme discipline à part entière. Quelle est votre position par rapport à cette affirmation ?

KB : Dans une certaine mesure, je suis d'accord, car il y a des difficultés concrètes liées à la transdisciplinarité et à la nouveauté dans les domaines d'étude. Nombreux sont ceux parmi nous qui se trouvent dans des départements de langue, plutôt que de traduction, et nos collègues ne savent peut-être pas grande chose sur notre discipline (c'est qui, Venuti ?). Mais en gros, je perçois la transdisciplinarité de la traductologie comme quelque chose d'enrichissant, nous offrant la possibilité d'adopter – et d'adapter – des théories issues de différents domaines – que ce soit de la linguistique, des études culturelles (*cultural studies*), de la sociologie, etc. Et il faut dire que ceux parmi nous qui sont entrés relativement tard dans la discipline sont redevables à ceux qui ont travaillé si durement pendant les années 70, 80 et 90 pour donner à la discipline l'autonomie et la reconnaissance dont elle jouit maintenant.

Un plus grand défi, à mon avis, concerne l'internationalisation de la discipline. Şebnem Susam-Sarajeva, dans un article intitulé *A 'Multilingual' and 'International' Translation Studies?* (notez le point d'interrogation ainsi que les guillemets) souligne les asymétries entre le centre et la périphérie dans la traductologie, et suggère que l'internationalisation de la traductologie n'est pas une vraie internationalisation dans la mesure où les périphéries continuent à être perçues comme des endroits (ou langues) dans lequel(le)s on peut vérifier la valeur des théories du centre, et non pas comme des endroits où les théories peuvent prendre naissance. Il n'y a pas de solutions faciles à ce défi, qui est également intimement lié aux structures de dominance économiques et linguistiques. La solution ne se trouve certainement pas dans un renoncement à nos efforts d'examiner l'universalité (ou non) des tendances ou des approches que nous observons ou développons. Mais on pourrait (et devrait) accorder à ces problèmes une réflexion plus approfondie, en essayant d'être conscient de la réalité de la situation actuelle, en réfléchissant à la manière dont on peut entrer en discussion avec les traductologues qui viennent de la 'périphérie' et qui s'expriment dans des langues non-globales.

OMM : Revenons à vous maintenant. Comment arrivez-vous à concilier vie de famille, enseignement et recherche?

KB : Quand tout va bien, je dirais que chaque élément enrichit et équilibre l'autre. Quand tout ne va pas aussi bien, on peut avoir l'impression qu'il est impossible de tout faire de manière satisfaisante.

OMM : Quels sont vos projets scientifiques en cours et à venir ?

KB : Je continue à être fascinée par la traduction de la complexité linguistique. Depuis 2007, je mène le groupe de recherche *Translating Thought* à l'Université de Nottingham, et j'ai envie de poursuivre mes recherches dans ce domaine dans les années à venir. Il y a encore très peu de gens dans la traductologie qui s'intéressent aux questions autour de la traduction de la philosophie, qui sont quand même très importantes. J'ai d'autres projets qui – pour emprunter le vocabulaire de la sauce développée par Jean-René Ladmiral lors de son intervention – sont en train de mijoter... on verra ! Il y a toujours trop de choses intéressantes à rechercher, et jamais assez de temps.

OMM : Un mot de la fin ?

Un grand merci, tout simplement, à tous ceux qui ont organisé ce merveilleux colloque. C'était un très grand honneur de pouvoir y participer.